

glisse des serviettes chaudes sur les épaules, sur le dos et sur le devant de la poitrine du malade, on enlève la chemise, on essuie soigneusement le corps et on passe une nouvelle chemise chauffée, puis on porte le malade dans un lit préparé à côté du sien et légèrement baigné.

Une des conséquences les plus fâcheuses et les plus redoutées de la peste, ce sont les cicatrices et les coutures qu'elle laisse sur le visage de ceux qui en sont atteints. C'est un médecin seul à se prononcer sur le choix ou l'application des divers moyens imaginés pour prévenir la difformité des cicatrices. Tout ce que l'on peut recommander aux gardes-malades, c'est d'aborder avec le plus grand soin la suppuration des pustules, surtout de celles des paupières, de maintenir constamment libre l'ouverture des narines et d'ouvrir de bonne heure les foyers de suppuration.

Voici quelques précautions à prendre, publiées dans la *Gazette de Sorel*:

"On ne saurait trop, dans les endroits où cette maladie a fait son apparition, aérer les maisons. A cette saison de l'hiver on chauffe beaucoup les appartements, et on aère peu, sous prétexte de ménager le bois. De là le germe de plusieurs maladies, consistant dans l'air vicié des maisons. Donc, aérez vos maisons! Nous conseillons aussi l'usage constant des désinfectants, tels que la chlorure de chaux dans les maisons et la couperose dans les lieux d'aisance. On doit aussi éloigner les malades des autres membres de la famille. Les étrangers n'ont que faire de fréquenter les maisons où la maladie existe; c'est le moyen de la répandre partout et de décimer les familles. En cela, cependant, il faut suivre les règles de la prudence et de la charité chrétienne."

Aux cultivateurs dont les terres sont mauvaises ou épuisées

Le cultivateur est bien celui qui, sur la terre, subit le plus scrupuleusement la punition infligée à l'homme, lorsque son créateur le condamne à gagner son pain à la sueur de son front.

En effet, soumis aux plus durs travaux, exposé à toutes les intempéries des saisons, bravant la chaleur et le froid, la pluie et les orages, rien ne peut arrêter l'activité du cultivateur laborieux qui désire obtenir d'une terre, souvent ingrate, le pain de chaque jour pour lui et sa famille.

Voilà, certes, un tableau bien sombre et peu encourageant pour le jeune homme qui veut se livrer aux travaux des champs; mais, comme toute médaille a son revers, je m'empresse de déclarer de suite, que si le cultivateur est condamné à un rude et pénible travail, à lui aussi sont réservées des jouissances bien douces et bien pures.

Quelle grande satisfaction n'éprouve pas l'agriculteur, lorsqu'après la moisson il lui est donné de contempler son grenier bien rempli et ses granges bien fournies; aussi, ne lui reste-t-il plus qu'à réaliser, en bon écu sonnante, le produit de son travail.

Mais en agriculture comme dans le commerce, pour arriver au succès, le cultivateur doit mettre dans son travail de tous les jours, l'intelligence nécessaire.

Cette intelligence, ne peut s'acquérir que par l'étude et la pratique; cette dernière, doit être raisonnée et basée sur l'expérience et l'observation, car sans cela, elle n'est plus qu'une routine: ce qui à mon avis est la plus grande plaie du pays. Il faut avouer, que si la culture est aussi arriérée en Canada, le cultivateur n'en est pas le seul responsable; admettons franchement, que cette partie si importante de notre économie politique, a été bien peu comprise jusqu'ici. Espérons, qu'à l'avenir, l'on saura y porter plus d'attention.

Pour celui qui n'est pas rongé par l'égoïsme et désire être utile à ses semblables, c'est un devoir de faire connaître les moyens qui lui ont permis de réussir dans une entreprise. Avec le doux espoir de rendre quelques services à mes confrères en agriculture, je me permettrai de leur exposer les différents essais, les expériences multipliées que j'ai faites pour obtenir un résultat; résultat que je considère, aujourd'hui, comme une garantie pour l'avenir.

Je rappellerai d'abord, qu'en 1872, à la demande de l'éditeur du *Journal d'Agriculture*, de St. Hyacinthe, mes quelques causeries agricoles publiées dans l'*Événement* de 1867 et 1868, furent

mise en brochure. Dans ces causeries, je donnais le récit de mes travaux sur une terre épuisée; je dois avouer que depuis, j'ai quelque peu modifié mes idées, sans cependant m'éloigner d'un iota de mon axiome: "*Faire rendre à la bonne terre, autant qu'il est possible, et améliorer la mauvaise aux dépens de la bonne.*"

En 1864, je fis l'acquisition d'une terre d'environ 200 arpents dont 160 en culture; je ferai remarquer que cette terre située à l'île d'Orléans, ne présente nullement l'uniformité que l'on rencontre dans beaucoup d'endroits du pays mieux favorisés. L'on y voit toutes espèces de terres, et distribuées d'une manière très irrégulière, ainsi une pièce de terre forte sera suite à une pièce de terre sablonneuse, celle-ci sera suivie d'une pièce de terre jaune, puis de la terre forte, etc., de sorte qu'il me fallut faire un choix, et faire subir à chacune de ces pièces un traitement spécial.

Fidèle à un autre axiome, souvent répété dans mes causeries, avant tout, il faut du foin, avec du foin on a des animaux, avec des animaux, on a de l'engrais, avec de l'engrais, du foin, de la paille, du grain et du pain, et je puis ajouter aujourd'hui, de l'argent, tout mon travail fut concentré à la culture du foin.

L'augmentation rapide de la main-d'œuvre et la courte durée des saisons contribuèrent beaucoup à me faire prendre cette détermination; mes opérations furent donc dirigées sur les meilleures pièces de ma terre.

Avant de faire connaître la manière dont j'ai procédé, je ferai remarquer que ma ferme était dans un état d'épuisement complet, l'on s'en convaincra facilement par le rapport suivant: Bien que d'une étendue assez considérable, la récolte sur cette terre, lors de mon acquisition, consistait en 15 voyages de mauvais foin, 3 minots au minot de grain, et de plus, en un très-pauvre pacage.

J'attire spécialement l'attention de mes confrères sur cette dernière partie, où qu'ils seront à même de faire la comparaison avec le résultat obtenu après 10 années de culture.

L'on concevra facilement, qu'avec la quantité de fourrages plus haut mentionnée, cette terre ne pouvait entretenir un grand nombre d'animaux, et nécessairement l'engrais me faisait défaut.

Alors, je conçus l'idée d'adopter comme engrais un mélange de terre de savanne, et de chaux, ensoûlé pour un seul labour. J'opérai de suite sur une étendue de 20 arpents que j'ensemenciai au printemps en avoine et en graine de mil et trèfle. Je n'eus qu'à me réjouir de cet essai, le résultat en fut merveilleux, et je ne puis que conseiller à ceux qui ont ce précieux engrais à leur disposition d'en agir ainsi. Comme garantie de leur succès, je leur affirme que depuis dix ans ces prairies m'ont toujours donné pleine satisfaction; et l'année dernière encore, une de ces pièces ainsi préparée, me rapportait 300 bottes à l'arpent. Le seul traitement que je leur ai fait subir depuis a été un léger hersage, après la coupe du foin, tous les 3 ou 4 ans; cette dernière opération est fortement recommandée et strictement suivie par nos confrères les fermiers Haut-Canadiens.

Dès la troisième année de ma culture, je me trouvais en état de me livrer à l'élevage des animaux, et pour cela, je fis le choix des meilleurs sujets. Mais la position exceptionnelle dans laquelle je me trouvais, d'être absent de ma ferme durant l'hiver, me contraignit, après cinq années d'essais, à abandonner cette bonne pratique, l'une des plus douces jouissances du cultivateur.

Pour toute explication de la détermination qu'il me fallut prendre, je ferai remarquer qu'il est très-difficile de se procurer des fermiers assez intelligents et assez soigneux pour donner sans contrôle, tout le soin nécessaire à un bétail choisi. Vu les sacrifices qu'il me fallait faire et les pertes que je subissais, je me décidai à adopter un autre système. Je vendis mon bétail et cédai mon fermier, décidé à faire faire, à l'avenir, mon ouvrage à la journée. Je dus alors renoncer à la culture des légumineuses et me vouer entièrement à celle du foin.

Comme je considérai dans le temps comme un malheur fût précédemment mon plus grand bien.

Je ferai remarquer de suite que, lorsque l'on possède une terre ne poussant pas de mauvaises herbes, c'est un avantage d'arriver du premier coup à la culture du foin, sans passer par les légumineuses.

G. LARUE.

Agriculteur Pratique.

Québec, 1er déc. 1874.—L'Événement.—(A suivre).